

taoïste. D'ailleurs quand on connaît l'influence énorme du taoïsme dans tous les domaines de la civilisation chinoise, la langue incluse, comment peut-on ne pas la voir dans l'acupuncture ?



Dr Henning Strøm  
104, boul de la Plage - 33120 Arcachon  
☎ 05.56.83.67.82 ☎ 05.56.54.93.65

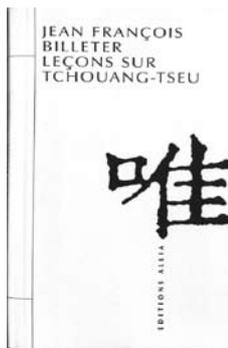
### Références

1. Dinouart-Jatteau P. Livre de la Voie et de la Vertu. Daodejing à l'usage des acupuncteurs traduit par Henning Strom. Acupuncture & Moxibustion 2005;4(3):240-241.
2. Lao Tseu. Le Véritable Tao Te King. Trad. par Steens. Monaco: Editions du Rocher; 2002.
3. Dinouart-Jatteau P et Levy A. Langue chinoise et sources de la médecine traditionnelle chinoise. Encycl. Méd. Nat., Acupuncture et Médecine Traditionnelle Chinoise. Paris: Editions Techniques; 1989, IA-2, p.6.
4. Despeux C. Histoire de la médecine chinoise. Encycl. Méd. Nat., Acupuncture et Médecine Traditionnelle Chinoise. Paris: Editions Techniques; 1989, IA-1, p.4-14.

## Analyse de *Leçons sur Tchouang Tseu* de Jean-François Billeter [1]

Claude Pernice

### Un résumé pour « Les Nuls » (ou les pressés)



Jean-François Billeter, que Pierre Dinouart vous a présenté lors du dernier numéro [1] est un diable d'homme. Il annonce quatre leçons sur « le fonctionnement des choses », « les régimes de l'activité », « une apologie de la confusion » et « un paradigme de la subjectivité ». Le propos s'en tiendrait

là qu'il serait déjà particulièrement intéressant. Mais c'est un tout autre panorama qu'il nous dévoile peu à peu et que je tenterais de décrire sous plusieurs aspects :

1) Les problèmes du traducteur : c'est sans doute l'ingratitude de leur tâche qui pousse les traducteurs à accumuler les justifications, au risque de s'auto-persuader qu'ils ont « saisi le sens qu'y a mis l'auteur lorsqu'il l'a écrite ». Si Jean-François Billeter ne déroge pas à cette tradition, il a l'intelligence et l'honnêteté de le faire avec clarté et prudence.

2) Les avatars de nos conceptions de la cosmologie chinoise : Tchouang Tseu (Zhuang zi) ne serait pas taoïste et n'aurait rien à voir avec le personnage indifférent et détaché, voire soumis, que Guo Xiang a voulu

faire en récupérant, dans un « politiquement correct » insipide, les thèses taoïstes, bouddhistes, confucianistes ou syncrétistes. Du coup, ce sont toutes les « notions classiques » qui sont bouleversées : *dao*, *shen*-esprit, *ming*-destin, corps, activité, pensée, méditation, oubli, conscience, intuition, confusion, oubli, ciel, voie, etc.

3) Un fonctionnement possible de l'humain-en-relation : le fonctionnement de notre subjectivité est décrit comme un va et vient entre le vide et les choses. Ce va et vient se produit dans ce lieu qu'est le corps propre, et se réalise en le laissant agir, comme une condition de notre autonomie autant que comme possibilité de compréhension des aspects paradoxaux de la réalité. Ce paradigme de la subjectivité recentre notre impératif ontologique sur notre activité, annihile la problématique de la démarcation connaissable/inconnaissable et incorpore généreusement les ressources à notre disposition comme celles qui nous déterminent.

4) Une nouvelle (re)lecture des traditions chinoises : depuis Proust dans le champ littéraire, Cézanne dans celui de la peinture et Wittgenstein en philosophie, la pensée « occidentale » a changé notre mode d'expression de notre expérience subjective. C'est justement à travers ces explorations du champ subjectif que Jean-François Billeter nous propose de comprendre Zhuang zi. L'audace du propos fait passer cette compréhension pour une ré-invention. Faisant des neurosciences sans le savoir, peut-être, c'est-à-dire récupérant les meilleures données de la philosophie, de la psychanalyse et de la neurobiologie tout en refusant le sectarisme

éventuel, Jean-François Billeter réactualise les données ancestrales et nous rappelle par là que toute lecture ne peut être, déjà, qu'une ré-écriture.

Un livre à lire et à relire, tant les notions abordées que nous allons tenter de résumer maintenant bouleversent nos manières de penser.

## Analyse complète

En préambule, Jean-François Billeter énonce les deux principes qui ont guidé ses traductions et ses commentaires : le premier est qu'il considère que Zhuang zi est un philosophe, c'est-à-dire « un homme qui pense par lui-même, en prenant pour objet de sa pensée l'expérience qu'il a de lui-même, des autres et du monde ; qui s'informe de ce que pensent ou de ce qu'ont pensé avant lui les autres philosophes ; qui est conscient des pièges que tend le langage et en fait par conséquent un usage critique ». Le second, inspiré de Wittgenstein, est la nécessité de savoir s'arrêter à la description, qui constitue la solution de la difficulté, alors que nous attendons, à tort une explication. Cet arrêt permettrait une étude, quand elle est couplée avec une extrême attention, de l'infiniment proche ou du presque immédiat.

Dans les trois textes du premier chapitre, le cuisinier *Ding*, le charron *Bian*, et le dialogue de Confucius avec le nageur dans les chutes d'eau, Jean-François Billeter nous présente un point de vue sur « le **fonctionnement des choses** ». Dans une perspective résolument phénoménologique, les **stades de l'apprentissage** passent par vaincre l'inertie des objets, puis la coordination de nos mouvements, puis l'acquisition de **l'expérience** (conçue comme « *le substrat familier de nos activités conscientes, auxquels nous ne prêtons normalement pas attention et que nous percevons mal parce qu'il est trop proche et trop commun, mais que nous pouvons apprendre à mieux appréhender* »), pour enfin permettre à l'esprit d'être satisfait. **L'esprit** (*shen*) n'est alors « *ni une puissance extérieure ni une puissance distincte qui agit à l'intérieur de nous* » mais simplement « *l'activité parfaitement intégrée de celui qui agit* ». Cette trajectoire nous permet de mieux apercevoir « l'écart entre le **langage** et la réalité » : « *quand nous parlons, nous prenons étourdiment le*

*langage pour l'expression adéquate de la réalité* ». En remplaçant habilement le verbe « savoir » par le verbe « percevoir », Jean-François Billeter illustre bien cette étourderie par la traduction qu'il propose de la phrase bien connue du *Zhuangzi* : « *quand on perçoit, on ne parle pas et, quand on parle, on ne perçoit pas* » (phrase souvent plus connue sous la plume de *Laozi*, chap. 56, mais que l'on trouve aussi dans le livre 13 du *Zhuangzi*). Enfin, pour rester dans cette perspective expérientielle, il définit le **donné** (*gu*), le **naturel** (*xing*) c'est-à-dire la pleine réalisation des virtualités propres à un être acquises, ou non, au terme d'un long exercice, la **nécessité** (*ming*) qui est aussi le mandat, le destin, la fatalité, c'est-à-dire ce que Zhuang zi traduit par la formule « *J'ignore pourquoi j'agis comme je le fais* ». Se trouvent ainsi dégagés trois aspects de notre expérience : les **stades de l'apprentissage**, le **caractère non transmissible du geste**, car celui-ci est une synthèse, et **l'activité spontanée** comme aboutissement d'un exercice méthodique. Les commentaires de Jean-François Billeter sur ses choix de traduction attirent moins notre attention sur les pièges du langage, dénoncés par Zhuang zi et bien connus de ses lecteurs habituels, que sur l'attitude à avoir par rapport à ce langage. De même notre vigilance devrait, selon Billeter inspiré par Zhuang zi, s'exercer sur la position que nous adoptons face aux énigmes de la réalité, sur le fonctionnement des choses. Cette vision lui permet d'éviter la consécration, voire la sacralisation, du mot « *dao* » qui n'est souvent pas traduit, alors que Jean-François Billeter lui attribue une vingtaine de sens différents dans le *Zhuangzi*. Il nous paraît très proche de Kyril Ryjik [2] lorsque celui-ci nous dit, avec son ironie bien particulière, « *en lisant un texte je considère les auteurs intelligents plutôt que mystiques et essayant de se confronter à la réalité plutôt que de fournir du foin aux ânes* ».

Les **régimes de l'activité**, objet du deuxième chapitre, « *au sens où l'on parle des régimes d'un moteur auxquels on peut le soumettre, produisant différents rapports et différents effets de puissance* », nous sont familiers (éveil, sommeil, etc.). Jean-François Billeter démontre que l'attention de Zhuang zi se porte sur les changements

de régime. Il propose pour la notion de **Ciel** « *un régime de l'activité efficace, spontanée, nécessaire, complète ou entière en ce sens qu'elle résulte de la conjonction de toutes les facultés et de toutes les ressources qui sont en nous, celles que nous connaissons aussi bien que celles que nous ne connaissons pas* ». Le Ciel est ainsi le naturel, le nécessaire, le spontané, l'inconscient et donc activité supérieure alors que l'humain est l'artificiel, l'intentionnel, le conscient, et cause de nos erreurs et de nos échecs. Ce qui importe, c'est d'établir un juste rapport entre l'activité intentionnelle et consciente, dont il est vain de vouloir se débarrasser, et l'activité nécessaire. Le corps est alors défini comme la totalité des facultés, des ressources et les forces, connues et inconnues de nous, qui portent notre activité. À l'inverse de Descartes, Platon, etc., qui prétendent que c'est le **corps** qui induit l'**esprit** en erreur (illusions des sens, méfaits de l'imagination, tromperie des apparences), Zhuang zi rejoint Montaigne pour nous signaler : « *si l'esprit dérape, c'est à cause de l'esprit lui-même, dès lors qu'il cesse de se laisser guider par le corps.* » Ce qui distingue ces deux derniers, c'est que pour Zhuang zi « *seuls les animaux savent agir selon le Ciel* ». Le passage à l'activité inférieure, qui est toujours épuisante, c'est l'usure de « *disputer du dur et du blanc (problème de la compénétration des qualités sensibles dans un même objet)* », c'est vouloir être autre chose que ce que l'on est. Le passage à l'activité supérieure, c'est lorsque « *nos facultés, nos ressources et nos forces, connues et inconnues, se sont combinées de façon à agir dans le sens que nous désirions et dont l'action conjuguée s'impose maintenant avec le caractère de la nécessité* ». C'est avec **les intuitions, les émotions et l'inspiration** qu'un artiste utilise la simultanéité des deux régimes, inférieur et supérieur. Ainsi, « *en s'intéressant aux changements de régime de l'activité, aux discontinuités de la conscience et aux paradoxes qui les accompagnent* », Zhuang zi nous introduit, selon JF Billeter, à une « *physique élémentaire de la subjectivité* ». Les processus de l'apprentissage décrits dans le premier chapitre nous introduisent à la conséquence suivante : « *l'homme est un être de nature soumis à l'étrange nécessité de se faire violence pour se socialiser et qui, quand il y est*

*parvenu, éprouve la plus grande peine à intégrer les forces de la nature qui agissent en lui* ». L'une des conséquences de l'utilisation des modifications de régime d'activité est que « *quand elle fait confiance au corps, la conscience devient disponible et peut se tourner ailleurs sans que l'action ne s'interrompe* ». Cet ailleurs peut-être autre, et nous rêvons, il peut également revenir sur l'activité en cours, que le corps exécute, et l'observer ; c'est dans cette relation seconde à sa propre activité, « *pour s'en faire du dedans le témoin étonné* », que s'inscrit « *l'appréhension visionnaire de l'activité* ». Si l'on accepte, avec Jean-François Billeter, que la «Voie» parle du fonctionnement des choses, il est vrai qu'on ne peut ni comprendre, ni transmettre les formes supérieures d'activité par le moyen du discours. « *Il est vrai en outre que cette forme d'activité s'accompagne d'une sorte d'inconscience et l'acteur lui-même ne la connaît pas. Pour en parler, ne serait-ce que pour dire qu'il ne la connaît pas, il doit la suspendre et changer de registre. Mais il est également vrai qu'on peut connaître cette forme supérieure de l'activité : en poussant la maîtrise jusqu'au point où la conscience a le loisir de se faire **la spectatrice détachée de l'activité et devient visionnaire**. Elle perçoit alors l'activité du corps et, sans solution de continuité, dans une même vision, la réalité extérieure sur laquelle cette activité est en prise* » C'est là tout le paradoxe de notre subjectivité. Le troisième chapitre est « une apologie de la **confusion** » à l'aide de cinq textes : les progrès dans l'oubli de Yan Hwei, un dialogue de Confucius avec Laozi, le texte sur la mort de la femme de Zhuang zi, l'apologue sur l'empereur du centre, Chaos, et enfin les rencontres de Général Nuage et de Général Caché. Ces cinq textes sont des récits dialogués car « *la fiction est supérieure à la connaissance pour communiquer notre vision de l'expérience humaine* » qui soulignent, quant à la forme, le sens de la dramaturgie de Zhuang zi. Pour le fond, Zhuang zi nous donnerait, d'après Jean-François Billeter, le secret de la « **présence à soi du corps propre** » qui s'acquiert dans l'**immobilité** et l'**oubli**. Il s'écarte ainsi, par cette **culture du vide**, de la réflexion simplement spéculative, et nous entraîne plus loin que ce que proposait le ritualisme confucianiste (et qui serait

sa propre formation). Il nous donne ainsi des leçons sur un autre sens de la **mort** : « *Quelque chose qui avait d'abord existé caché dans l'indistinction première s'était transformé en souffle, que ce souffle s'était transformé et avait pris forme, que cette forme s'était transformée et avait donné lieu à la vie et que maintenant, par une nouvelle transformation, elle avait passé dans la mort.* ». Il nous donne également des précisions sur un rapport différent à l'**indistinct**, le Chaos, dénaturé par les perceptions, ainsi que sur la **liberté subjective** altérée par l'aliénation aux choses et l'autonomie travestie par les bonnes intentions.

C'est à la constitution d'un véritable « **paradigme de la subjectivité** » à laquelle nous sommes invités dans le quatrième chapitre, conçu comme « *les trois directions qui restent à explorer* ». Une vision spéculative nous ferait résumer l'activité comme le fruit de la non-activité. En réalité, Zhuang zi a élargi notre compréhension en étendant paradoxalement l'action (nécessaire et spontanée ?) aux aspects de la confusion et du vide. Il continue à élargir le panorama exhaustif de la subjectivité aux aspects méconnus ou négligés de la conscience qui n'est pas seulement la conscience embarrassée de souci pratique, troublée par ses intentions, gauchie par le spectacle du monde ou l'observation d'elle-même (réflexion), mais aussi la **conscience visionnaire** qui repose sur « *la faculté d'imaginer et de percevoir ce que nous imaginons* ». La deuxième voie est celle de la retraite, du retour à soi qui permet de changer de régime d'activité ou de laisser faire ces changements pour accéder à la **perception du corps propre**, c'est-à-dire à un monde sans limites discernables où la conscience peut tantôt disparaître, tantôt se détacher à des degrés variables selon les régimes même de notre activité, pour s'ouvrir aux transformations. La troisième voie est celle de l'esthétique. La démonstration est magistrale, dans tous les sens. L'expérience vécue provoquée par la musique jouée par l'Empereur Jaune va permettre à Jean-François Billeter de conclure ses leçons sur plusieurs pistes, en refusant de réduire Zhuang zi à un simple philosophe, c'est-à-dire l'auteur d'un système dont le *dao* serait la clé de voûte :

1) La nécessité d'une lecture polyphonique du monde, tout comme nous l'impose, selon lui, l'écoute de la musique de Bach, pour entraîner la réflexion au-delà de la routine spéculative.

2) La remise en question du plus ancien commentateur de Zhuang zi c'est-à-dire Guo Xiang (mort en 310 ap. J.-C.), qui a sacrifié des parties de l'ouvrage et a explicité la forme que nous connaissons dans le sens du moindre effort. Le résultat final en est un affadissement, voire un véritable détournement par les récupérations taoïstes, bouddhistes, confucianistes ou syncrétistes qu'il a inaugurées. Ainsi, la pensée de l'autonomie radicale, de l'indépendance de la personne, du refus de la servilité et de la domination est devenue une apologie du dégageant, de l'indifférence morale, d'une désinvolture qui justifie démission et soumission

3) Zhuang zi ne peut être rangé dans aucune des cinq acceptions chinoises du terme « taoïsme », par exemple la réalité n'a, pour lui, ni source ni origine, contrairement à Laozi. Outre les conséquences fondamentalement différentes au plan philosophique, politique et religieux, ses propos n'ont jamais pu être « exploitées » ni politiquement, ni religieusement.

4) Cette « nouvelle lecture » est induite par la problématisation nouvelle de notre expérience subjective inaugurée par Proust en littérature, Cézanne en peinture et Wittgenstein en philosophie. Le fonctionnement de notre subjectivité est décrit comme un va et vient entre le vide et les choses. Ce va et vient n'est plus la description du fonctionnement du monde, selon la vision tronquée que voulaient donner la signification cosmologique et l'interprétation métaphysique qui avaient cours jusqu'à présent. Ce va et vient se produit dans ce lieu qu'est le corps propre, et se réalise en le laissant agir, comme une condition de notre autonomie autant que comme possibilité de compréhension des aspects paradoxaux de la réalité.

Ce paradigme de la subjectivité recentre notre impératif ontologique sur notre activité, annihile la problématique de la démarcation connaissable/inconnaissable et incorpore généreusement les ressources à notre disposition comme celles qui nous déterminent. La Voie n'est

plus ce qui est à faire mais ce qui est fait ; la Voie n'est plus la garantie du succès, mais c'est au contraire celui-ci qui en devient l'indice. La temporalité n'est plus déformée, assujettissante parce qu'assujettie. Causalité et finalité ne s'opposent plus comme des lectures possibles, mais s'unissent à nouveau dans chaque prise de décision.

Fallait-il résumer ces quatre leçons, au risque d'en perdre le déroulé de l'argumentation? Si ce condensé vous a paru compréhensible, malgré son aridité, vous savez alors pourquoi il vous faut lire cet ouvrage. Si, à l'inverse, vous avez le sentiment d'avoir laissé échappé quelque chose, ce sera seulement l'effet de la réduction. L'original, de lecture très facile, résoudra simplement cet obstacle. Dans les deux cas, seule une ou plusieurs relectures permettront l'intégration de ces notions.

Perspicace, précis, profond, déconcertant, insondable, sont des épithètes que Jean-François Billeter attribue au Zhuang zi . C'est à lui que je les attribuerais volontiers. Il ajoute « sans prix ». C'est faux, il en a un : 6,10 euros. Et ce n'est pas le moindre mérite de ce petit livre merveilleux.



Dr Claude Pernice,  
43, Av. Victor Hugo - 13100 Aix-en-Provence,  
☎ 04 42 26 55 05  
✉ claude.pernice@laposte.net

#### Références

1. Dinouart-Jatteau. Leçons sur Tchouang-Tseu. *Acupuncture & Moxibustion* 2005;4(3):241.
2. Kyril Ryjik *L'idiot chinois*. Paris: Payot;1983,1:140.

## Faut-il connaître le Chinois et ses idéogrammes pour pratiquer l'acupuncture ?

Jean-François Borsarello

Cette question a toujours abouti à des réponses contradictoires, car il existe deux catégories de praticiens dans ce domaine. Ceux qui restent attachés au langage ésotérique, voire exotique, de la vieille médecine chinoise, et ceux qui essayent de moderniser les termes pour mieux les adapter à la médecine occidentale.

Il est bon de rappeler, tout d'abord, que ce genre de thérapeutique a pu exister dans d'autres régions de la planète et que la Chine n'était peut être pas le seul pays à pratiquer ce genre de soins. Le docteur Grall, médecin acupuncteur, exerçant en Algérie depuis de longues années, a rapporté dans le *Bulletin de la Société d'Acupuncture* n°38 du quatrième trimestre 1964, le résultat de fouilles archéologiques qui avaient eu lieu sur le territoire algérien entre 1948 et 1955, près de Tiaret et de Constantine.

Ces fouilles étaient dirigées par M. Cadenat, qui a publié dans la revue *Libyca* (tome III, 2<sup>e</sup> semestre 1955)

le résultat de ses découvertes. En effet, sur le site de l'ancienne ville romaine de Columnata, près de Tiaret, l'archéologue a trouvé une nécropole contenant des restes de personnages importants, à en juger par l'environnement des objets et des ornements. Le docteur Grall, rendu sur les lieux, devait observer sur un des corps, en particulier sur le sternum, au niveau des points d'acupuncture 23 R et 14 Ren Mai, deux pointes de pierre fichées encore dans l'os. Ces pointes, de 2 à 3 cm de long et de 2 à 3 mm de section triangulaire, irrégulières, se retrouvaient aussi autour des corps et ne pouvaient être comparées, par leur forme, à des pointes de flèches destinées au combat.

La nécropole, d'après les archéologues, datait du néolithique « superposé à un ibéromaurisien bien caractérisé ». Mais Monsieur Cadenat pensait, selon sa publication, que les données stratigraphiques et archéologiques incitaient à croire que le site était beaucoup plus ancien, parlant de 25000 ans avant J.C.

Rien ne permet d'affirmer qu'il s'agissait d'une thérapeutique par « acupuncture » sur un patient atteint de troubles respiratoires, comme le laisserait supposer la double utilisation de ces points connus, en effet, pour traiter les affections de ce genre. Mais la découverte méritait d'être signalée quand on sait que les médecins